

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي
MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

الجامعة الجزائرية للدراسات والبحوث
الجزائرية للدراسات والبحوث
الجزائرية للدراسات والبحوث

UNIVERSITE MOULOUD MAMMERY DE TIZI-OUZOU
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT



جامعة مولود معمري - تيزي وزو
كلية الآداب واللغات

N° d'Ordre :
N° de série :

**Mémoire en vue de l'obtention
Du diplôme de master II**

DOMAINE : Lettres et langues étrangères

FILIERE : Langue française

SPECIALITE : Langue et Cultures Francophones

Titre

**Lily ou la trace de la langue maternelle dans *Habel* de
Mohammed Dib**

Présenté par :

M^{lle} NAIT KACI Djamila

Encadré par :

M.MAHMOUDI Hakim

Jury de soutenance :

Présidente : Dr. BETOUCHE Aini, MCA, UMMTO
Encadreur : Dr. MAHMOUDI Hakim, MCB, UMMTO
Examinatrice : Dr. Boukhelou Fatima, MCA, UMMTO

Promotion : Septembre 2016

Laboratoire de domiciliation du master:

Remerciements

Je remercie Dieu le Tout-Puissant de m'avoir donnée la santé, le courage et la volonté pour mener à bien ce modeste travail.

Je tiens à remercier infiniment mon directeur de mémoire, mon promoteur, Monsieur Mahmoudi d'avoir bien voulu accepter de diriger cette étude, pour son aide précieuse, pour tout le temps qu'il a consacré à ce travail, pour son soutien, sa patience et sa totale disponibilité ; qu'il trouve en ces lignes l'expressions de ma gratitude.

Je présente également mes sincères remerciements aux membres de jury

Dédicaces

Je dédie ce modeste travail à :

Mes chers parents que Dieu les protège ;

Mes sœurs et mes frères ;

Mes grands-parents qu'Allah les garde ;

Tous les membres de la famille Kaci, Ait Kaci, Ben Kaci ;

Ma tante Nassi et toute sa famille ;

Tous mes ami(e)s ;

Tous ceux qui m'aiment et tous ceux que j'aime

Sommaire

Introduction	6
Chapitre I : La trace onomastique	11
1. Habil, frère de Qabil.....	11
2. Habil, majnûn Layla.....	14
3. Ismaïl, ancêtre des Arabes.....	16
Chapitre II : La trace scripturaire.....	20
1. L'italique ou la mémoire des origines.....	20
2. Processus de traduction.....	23
3. traces stylistiques.....	25
Chapitre III : La trace fictionnelle.....	29
1. La quête de Lily.....	30
2. le passage vers le nocturne.....	35
3. Le dédoublement.....	36
Conclusion.....	39
Bibliographie	
Résumé	

Introduction

« Caïn aujourd'hui ne tuerait pas son frère. Il le pousserait sur les chemins de l'émigration ». Le héros de ce roman ne s'appelle donc Habel pour rien. »

Postface du roman

La question de l'usage de la langue dans l'écriture romanesque se pose aujourd'hui d'une manière pertinente. L'incapacité de l'écrivain à mettre ses pensées en mots issus de sa langue maternelle le pousse à chercher une autre langue qui l'aiderait mieux à s'exprimer, voire à se dévoiler. Cette autre langue est, pour lui, un outil de communication qui lui permet de révéler ses pensées sur un support matériel et de transmettre son message au lecteur. Certains auteurs, comme Proust et Sartre, vont jusqu'à dire que l'écrivain est toujours un étranger dans sa langue d'écriture même si celle-ci est sa langue maternelle. Selon ce point de vue, la langue d'expression de l'écrivain est une sorte de langue seconde dans laquelle ce dernier se sent comme un voyageur, voir un nomade. C'est le cas surtout de tous les écrivains que Kafka qualifie de « mineurs ».

Ce sentiment d'être un étranger dans la langue d'expression est éprouvé surtout par l'écrivain francophone. Cette impression est confirmée, entre autres, par Lise Gauvin quand il écrit :

De façon générale toutefois, les écrivains francophones, de quelque lieu qu'ils proviennent, ont manifesté leur sentiment d'étrangeté dans la langue, une langue ont dû s'approprier et apprivoiser de mille et une façon. Les écrivains francophones ont dû créer leur langue d'écriture dans un contexte de multilinguisme et souvent de clivage diglossique¹.

Selon cette auteure, l'écrivain francophone vit une situation différente aux autres écrivains. Pour ne pas s'aliéner, pour ne pas perdre son âme, il fait recours à mille et une ruses et fait subir maintes entorses à la langue « majeure », pour reprendre encore les mots de Deleuze. En effet, tout en utilisant cette dernière, il laisse, consciemment ou non, sa langue maternelle imprégner ses traces sur la surface de son texte. Cette langue est souvent présente dans les pensées de l'auteur à chaque fois qu'il met en mot ses images.

¹ Gauvin L., *Ecrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Montréal, Quartala, 2000, p.12

Ainsi, ce qui nous intéresse ici ce n'est pas la façon dont l'écrivain francophone raconte son histoire mais plutôt le langage qui utilise pour le faire. Pour traiter de cette question de la fabrique de la langue, pour reprendre le titre d'un livre de Lise Gauvin, nous avons jeté notre dévolu sur un auteur algérien francophone, *Mohammed Dib* qui est connu par une prolifique publication littéraire, entre romans, nouvelles, pièces de théâtre, contes pour enfants, et recueils de poésie. Durant toute sa carrière, cet écrivain a composé des textes qui reflètent la situation de l'écrivain algérien francophone, sa double culture lui permet d'écrire en français sans complexe tout en décrivant des pensées toujours attachées à sa terre natale. De sa bibliographie, nous avons choisi *Habel*, le roman qui inaugure le cycle romanesque que l'auteur a consacré à la question de l'exil.

Ce roman, publié en 1977, est sans doute le corpus le plus indiqué pour examiner cette question de la langue d'écriture chez un écrivain francophone. Dans ce livre, Dib a souhaité partager avec son lecteur son expérience d'exilé et sa situation compliquée avec la langue d'écriture. En effet, cette expérience nous pouvons la lire à travers le héros qui donne son nom au roman. Habel, après la demande de son frère, part en France, il quitte le pays vers un endroit où il pourrait se retrouver. A son arrivée, il rejette l'idée de suivre le même chemin que les Parisiens, il se sent différent. Cette différence le pousse à chercher sa propre voie, sa singularité. En fixant chaque soir un rendez-vous dans le même carrefour pour attendre l'événement espéré, attendre la femme qui habite depuis toujours ses rêves.

Cependant, aucun changement ne se profile à l'horizon : « *Oui, oui, les mêmes choses aux mêmes endroits* »². Face à cette routine, Habel se pose des questions, malgré lui, il se sent étranger, l'absence de clarté crée en lui le dédoublement, un dédoublement qui renvoie à celui de l'auteur, tiraillé entre, d'une part, la volonté de continuer son chemin et, d'autre part, sa situation compliquée comme écrivain francophone. De plus, pour mieux illustrer ce tiraillement, l'auteur met en scène deux femmes qui déterminent la vie du héros : d'un côté, Lily, la femme aimée et l'amante refuge du héros ; d'un autre côté, il y a Sabine, l'étrangère, l'autre amante dont la relation avec

² Dib M., *Habel*, Paris, Seuil, 1977, p.23

Habel figure la condition même de Dib vis-à-vis de la langue française. A la fin, Dib, par l'entremise d'Habel, semble trouver son bonheur avec Lily - la langue maternelle ? - en choisissant de se renfermer, avec elle, dans un asile psychiatrique : « *je devrais rester avec Lily* »³.

En choisissant ce roman, nous nous proposons de montrer la présence de la langue maternelle dans le tissu du texte. En d'autres termes, cette recherche tentera de répondre à la question suivante : quelle place occupe la langue maternelle dans *Habel* ? Et quelles sont les traces qui prouvent cette présence ? Afin de répondre à cette problématique, nous nous posons les hypothèses suivantes : d'abord, nous présumons que la première de ces traces est constituée par ce que nous pouvons nommer par l'onomastique de l'œuvre, celui que cache l'écriture tel que les noms d'origine arabe : Lily, Ismail, Habel ; ensuite, nous présumons que cette présence est plus manifeste avec ce qui s'apparente à une traduction d'énoncés de l'arabe vers le français, à l'exemple des proverbes et les dictons ; enfin, nous croyons que l'illustration parfaite de cette présence est la personnification même de cette langue à travers le personnage de Lily.

Orienté plus vers l'aspect formel de notre corpus, notre approche de ce dernier fera plus appel à la stylistique et à la rhétorique. Cependant, au gré des nécessités, notre lecture mobilisera d'autres apports théoriques comme ceux de la mythocritique et de la sociocritique. De ce fait, notre approche se veut une lecture pluridisciplinaire favorisant la dimension linguistique de l'écriture dibienne. Elle s'appuiera essentiellement sur la notion de la trace telle que définie par certains théoriciens comme Derrida. Pour ce dernier, cette notion véhicule l'impossibilité de l'origine. Elle est : « *l'origine absolue du sens en général ! [...] la trace est la différence qui ouvre l'apparaître et la signification* »⁴. Pour lui, il y a trace dès qu'il y a expérience, dès qu'il ya renvoie à l'autre et cette trace se confond d'abord avec l'écriture.

Par ailleurs, pour bien structurer ce travail, nous l'avons réparti en trois chapitres. Dans le premier, intitulé *La trace onomastique*, il sera question de la présence

³ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.188

⁴ Derrida J., *La différence*, Paris, Seuil, 1967, p.95

implicite de la langue maternelle de l'auteur derrière tout un pan de la culture arabo-islamique que cachent un certain nombre de noms propres employés dans l'œuvre. Dans le second, qui pour titre *La trace scripturaire*, il s'agira de voir la présence plus au moins patente de la langue maternelle dans la texture du roman à travers certains choix stylistiques, voire rhétoriques de l'écrivain. Enfin, l'étude se terminera par la présence fictionnelle de cette langue dans le choix même des personnages féminins qui incarnent les deux langues qui interviennent dans la production littéraire de notre auteur.

Chapitre I :
La trace onomastique

Dès la première lecture de notre corpus, nous constatons la présence de symboles qui renvoient à la langue maternelle de l'auteur. Ces symboles sont perceptibles à travers toute une onomastique, celle des personnages, puisée de la culture arabo-musulmane. C'est le cas de Habel, un nom qui fait penser à la fois à Abel/ Habel, le personnage biblique et à Majnun Layla, le jeune devenu fou de son amante Layla. Cette dernière est aussi présente dans le roman à travers le nom de Lily, l'amante d'Habel. Enfin, l'autre trace de la langue arabe se lit dans ce nom d'Ismaïl, le fils du patriarche Abraham et de la servante Agar, considéré comme l'ancêtre des Arabes et fondateur de la civilisation nomade. En clair, Dib a fait de son roman un condensé d'histoires puisées de la culture arabo-islamique puisque derrière chacun de ces noms, il y a l'ombre d'une légende. Partant de là, nous proposons de montrer ici l'actualisation des légendes de Habil, Qays et d'Ismaïl.

1. Habil, frère de Qabil

En choisissant le nom d'Habel pour ce roman, Dib conditionne la lecture de celui-ci en orientant son lecteur vers l'histoire d'Abel⁵, le frère de Caïn, et plus exactement à la version musulmane de ce mythe comme le suggère le "H" du nom Habel. Ce choix orthographique pousse le lecteur à privilégier cette version qui raconte comment Habil est tué par son frère Qabil. Partant de là, il importe de voir dans ce roman une actualisation ou plutôt une réécriture de ce mythe biblique puisqu'il ne s'agit nullement, dans notre corpus, du meurtre fratricide comme nous pouvons le lire dans la quatrième page de couverture de ce livre : « *Caïn aujourd'hui ne tuerait pas son frère. Il le pousserait sur les chemins de l'immigration* ». En ce sens, il importe de voir le personnage d'Habel comme image de tous les expatriés des guerres poussés par les conflits fratricides sur le chemin de l'exil.

⁵ Abel était le deuxième fils d'Adam et Eve et le frère de Caïn. Au bout d'un certain temps Abel devenait un pasteur d'un petit batail et Caïn un cultivateur. Un jour, les deux frères présentaient des offrandes à Yahvé, l'un les premiers-nés de son troupeau et l'autre quelques fruits de sa terre. En revanche, Yahvé avait accepté l'offrande d'Abel en refusant celle de Caïn, ce dernier, était soumis par la colère et la jalousie, il est fini par le tuer.

Mais avant de voir comment Dib réactualise ce mythe, voyons d'abord en résumé sa version musulmane. Après la descente du paradis vers la terre, notre dame *Hawa* accoucha quarante (40) fois et à chaque accouchement, elle donnait naissance à des jumeaux, un garçon et une fille. Comme Adam était sur la religion de l'islam, il interdit à chaque garçon d'épouser sa sœur jumelle. Qabil était né avec une très belle sœur qui s'appelait *Iqlimya* et son frère Habil avait pour sœur jumelle une fille de moindre beauté qui s'appelait *Liyoudhâ*. Selon la volonté du père, Qabil devrait épouser cette dernière, mais lui aimerait bien épouser sa sœur jumelle *Iqlimya* et contredire la loi. D'où la dispute entre Qabil et Habil autour de la belle *Iqlimya*. Cependant, après cette dispute, Adam ordonna à ces deux fils de présenter des offrandes afin de se rapprocher de Dieu. Habil donna le meilleur de ce qu'il possédait, un gros bélier de son troupeau recherchant l'agrément d'*Allah*. Qabil avait des plantations, il présenta une botte d'épis en choisissant les plus mauvais de ses champs. Par la suite, *Allah* accepta l'offrande de Habil en refusant celle de Qabil, c'est alors que Qabil se mit en colère contre son frère en raison de la jalousie et il le menaça de le tuer. Au moment où ils se retrouvèrent seuls, *le chaytan* suggéra à Qabil d'assassiner son frère Habil le bon en envoyant un oiseau qui se mit à le frapper sur sa tête avec une pierre en raison de faire la même chose avec Habil. Après la mort de ce dernier, *Allah* envoya deux corbeaux, lorsque l'un des deux tua l'autre, il creusa un trou, le poussa dedans et le couvra de terre. Du même, le frère-ennemi enterra son frère Habil afin de cacher son crime.

Dans cette optique, Dib donnerait à lire entre les lignes sa propre histoire, celle d'un écrivain poussé à l'exil par ses concitoyens (le régime de l'Algérie indépendante). A ce sujet, les spécialistes de l'auteur parlent d'une grande déception, d'un désaccord avec la politique culturelle adoptée par les autorités de l'époque. Vers 1966, en fait, Dib a tenté un retour au bercail qui a laissé en lui une grande déception, un sentiment de la trahison. D'où son choix pour un exil pénible mais lui permettant de garder sa liberté de plume : « *Mais je n'aurais pas accompli l'ordre. Parce que, entrepris sur votre ordre, un ordre qui n'était qu'une façon de perdre, mon voyage a fini par trouver sa raison, et peu importe quand ça s'est produit : hier ou une éternité plus tôt.*

Et peu importe où.»⁶ Rachid Boudjedra illustre ce choix en disant : « c'était un retour au pays natal, un retour enthousiaste et sublimatoire, mais très vite il déchantait car il n'a pas pu obtenir un travail digne de son génie littéraire et politique »⁷. Selon cet écrivain, Mohammed Dib était « victime de la trahison des clercs algériens », une situation qui se lit d'ailleurs en filigrane à travers le personnage de Habel qui s'est retrouvé dans un pays étranger, perdu dans une culture différente de la sienne, et ne savait pas distinguer entre le bien et le mal. Le désespoir le fait penser à chercher la mort dans le même lieu. Taciturne, il préfère comprendre au lieu de parler car, pour lui, « tout est dans sa tête ».

C'est dans ce sens qu'il importe d'interroger certains passages du roman où Habel interpelle son Frère dans ce roman : *« Allant, venant, complétant, installant, et se disant : il faut que vous le sachiez, Frère, sachiez tout. Je pourrais, si vous le jugez nécessaire, même dérouler une carte sous vos yeux et vous montrer comment mon histoire a trouvé son chemin, comment elle l'a suivi et jusqu'où elle a pénétré. »*⁸ Ce nom est répété dans le roman plus d'une dizaine de fois et à chaque fois il est transcrit avec un "F" majuscule, alors que ce frère n'est pas directement présent dans l'œuvre :

*Vous avez entendu, Frère ? Rien de moins sûr. Je vous souhaite pourtant d'avoir entendu, je vous le souhaite parce que, pour la première fois de votre expérience, une expérience cependant longue et bien remplie, vous aurez su à quoi ressemblent des paroles de vérité.*⁹

Habel s'adresse ici à son Frère, il utilise le "Vous" plus pour inclure certainement tous ses concitoyens du pays que pour marquer son respect à ce frère qui l'a poussé à l'exil. Par ces clin d'œil à sa terre d'origine, il fortifie son attachement aux sources malgré l'éloignement. Cette distance confère à sa plume plus de liberté pour exprimer sa douleur et clamer l'impossibilité d'une séparation d'avec ses origines: *« Non, je ne*

⁶ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.93

⁷ Boudjedra R., « la deuxième mort de Mohammed Dib » in

⁸ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.92

⁹ *Ibid.*, p.174

*serai jamais séparer de vous, Frère, c'est une chose qui n'arrivera pas car elle ne dépend ni de vous ni de moi ; nous ne pouvons pas échapper l'un à l'autre.»*¹⁰ Ce rapport lui permet de fortifier sa fidélité à sa langue source qui est omniprésente dans ses pensées toujours et à jamais.

Comme pour rappeler son attachement à la terre natale, Habel/Dib adresse souvent des discours à son Frère resté au pays. Ces pseudo dialogues constituent autant de convocations de la terre natale tout en rappelant le mythe biblique : « *N'êtes-vous pas l'ainé pourtant et le plus intelligent, le plus sage ? Si vous l'aviez écouté, cet homme vous parler de vous, vous parler de moi !* »¹¹. Malgré qu'il soit poussé vers l'exil par ce frère, Habel ne coupe pas le lien avec ses origines et sa famille. Il s'adresse régulièrement à ce frère pour l'informer de sa vie, de ses quêtes et mêmes de ses échanges avec la Dame de la merci qui l'initie à la voie du salut. En bref, derrière cela, Dib voulait monter son attachement à son pays (l'Algérie) et à ses origines.

2. Habil, Majnun Layla

L'autre histoire que le titre de ce livre et le nom éponyme de son héros convoquent est celle de Qays et Layla dans la mesure où, prononcé avec un "h" aspiré, ce nom signifie le fou. Or, dans toute la culture orientale, non seulement arabo-musulmane, le fou, c'est d'abord Majnun Layla. D'où la nécessité d'analyser les traces de l'amour impossible et parfait que vouait Qays pour Layla dans notre corpus : « *Garde ma main dans la tienne, sois mes yeux et mon cœur dans les ténèbres de l'existence. Des yeux, un cœur, un souffle à toute épreuve. Si mon âme n'est pas tout juste bonne à jeter aux chiens, reviens, cherche-moi par tous les chemins, retrouve-moi encore...* »¹² Autrement dit, il s'agit de révéler les allusions à cet amour mythique à travers des actualisations qui font de Habel/ Dib le nouveau Majnun de Lily, la langue maternelle/patrie (Algérie), dans la mesure où l'un comme l'autre (Majnun et Habel/ Dib) sont condamnés à l'éloignement de leurs bien-aimées.

¹⁰ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.57

¹¹ *Ibid.*, p.175

¹² *Id.*, p.122

D'abord, lorsqu'on revient à cette légende qui proviendrait de la Perse et qui aurait été rédigée par Nezami¹³ au XII^e siècle, on trouve que Qays, l'amoureux malheureux, est issu d'une grande famille de Bédouins. Cela peut s'appliquer sur Habel originaire d'un pays où le désert structure même l'imaginaire des gens comme l'écrit de Dib dans *L'arbre à dire* :

*Tout désert ressemble au désert comme l'eau à l'eau. Il est partout le lieu de la négation de l'Histoire, de même que, par leur passage et pour y être apparues, les religions sont ahistoriques. Lieu de toutes les naissances, le désert est également celui de toutes les régressions.*¹⁴

Retournons à l'histoire de Habil, frère de Qabil, telle qu'elle est racontée dans la version musulmane. Derrière cette légende se trouve une signification, l'auteur a pris cette histoire comme témoignage de sa vie, il s'est présenté comme *Habil* dans ce roman, lui qui a été éloigné de son pays natal par «son frère» et poussé sur le chemin de l'exil, à l'étranger, où il essaie de s'installer. A ce sujet, Naget Khadda fait des allusions à l'histoire même de Dib en écrivant que : «*Habel ne va pas chercher sa pitance dans la capitale de l'ancienne puissance colonial, il fuit l'ordre établi dans son pays, ordre construit sur de belles paroles creuses et sur des certitudes toutes faites*»¹⁵. Lorsqu'elle a écrit cela, cette spécialiste de Dib se remémore certainement ce passage où Habel explique (à son frère) la véritable raison qui l'a poussé à l'exil :

« Vous avez eu raison. Frère, de me faire quitter la demeure paternelle. Sous prétexte de m'envoyer voir ce qui se passe ailleurs, vous avez extirpé la mauvaise graine. Il était temps. Vous avez sauvé votre existence, vos biens, vos femme. Vous avez fait

¹³ Nizami de Gandja, né vers 1140 à Gandja (actuellement en Azerbaïdjan), un grand savant persan et l'auteur d'épopées romanesques. Dès son jeune âge, il commença à étudier toutes les branches scientifiques, philosophiques, théologiques, etc. de son époque.

¹⁴ Dib M., *L'arbre à dire*, Albin Michel, Paris, 1998, p.18

¹⁵ Khadda N., *Mohammed Dib, cette intempestive voix recluse*, Aix-en-Provence, Edisud, 2003, p.93

*exactement ce qu'il fallait faire. J'ai toujours admiré votre sagesse. A présent je l'admire encore plus. »*¹⁶

Contrairement à la légende disant que Qabil a tué son frère Habil, dans ce roman Habel est poussé, par son frère, à l'éloignement de sa terre natale. En d'autres termes, il a été forcé à l'exil par ce frère qui représenterait l'administration algérienne au lendemain de l'indépendance, mais il reste attaché aux siens comme il l'affirme : «*Mais ne vous trompez pas, nous sommes encore en compte, vous et moi, la liquidation ne fait pas que commencer même. J'ai émigré, mais vous ai-je quitté, Frère, ou quitté notre maison et ceux qui en seront toujours l'âme ?* »¹⁷. En fait, en faisant dire à son héros ces mots, Dib exprime les raisons qui l'ont poussé à l'exil. Ce n'est pas pour couper les liens avec un frère ingrat, un pays non reconnaissant, mais pour chercher une vie meilleure que celle vécue en Algérie.

3. Ismail, l'ancêtre des Arabes

La trace de la culture arabe se voit aussi dans ce roman à travers un autre nom arabe, *Ismail*, qui renvoie, entre autres, à l'histoire religieuse arabe. En effet, Ismaël ou Ismail est le fils aîné du patriarche hébreu Abraham et de Hagar servante égyptienne à la femme d'Abraham Sarah. Ce nom a été donné à l'enfant avant sa naissance, il signifie "Puisse Dieu entendre". Abraham est forcé de sacrifier son fils premier-né sous la promesse de Dieu, sous ces termes : "*Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes (...)*". Le père accepte d'offrir son fils aîné au Dieu mais Ce dernier lui donne le veau à préparer. Sarah enfanta Isaac après sa guérison de sa stérilité, et comme si Ismail était le fils premier-né, il recevrait deux tiers de l'héritage. La jalousie conduisit Sarah à demander à son époux de chasser Ismail après avoir découvert le danger qui entoure son fils Isaac. Abraham ne voulait pas tuer son fils, il était obligé de les enfuir vers le désert avec un minimum de nourriture, ils s'installaient au sud et Ismaël avait épousé une femme égyptienne et devint un ancêtre de 12 tribus de nomades du désert.

¹⁶ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.130

¹⁷ *Ibid.*, p.125

L'évocation de ce prénom dans notre corpus n'est pas fortuite, elle renseigne sur l'identité du personnage principal comme le confirme ce passage : «*Habel se dit alors : mon nom à moi est Ismaël. « Il n'eut pas trouvé mieux s'il avait désiré prononcer des mots qui protègent.»*¹⁸ En optant pour ce nom d'Ismaël, Dib ne se contente pas ainsi de compléter l'identité de son héros, il lui confère par cette nomination toute une épaisseur identitaire. De ce fait, l'errance d'Habel est là pour prolonger celle de son ancêtre Ismail lorsqu'il fut extradé vers le désert de Beer sheeba par Sarah, la première épouse de son père. Par cette identification, Dib fait de son personnage, l'héritier de la civilisation nomade fondée par Abel, mais surtout par Ismail, et s'oppose ainsi à la civilisation sédentaire érigée par Caïn et les descendants de Sarah, par la suite. Naget Khedda confirme cette filiation lorsqu'elle écrit : «*Ismail, comme Abel, appartient à une civilisation nomade face à la civilisation sédentaire fondée par Caïn ou les descendant d'Isaac. On retrouve là, dans cette identification du personnage à une lignée de nomades, une constante de mythologie dibienne qui installe l'idéal d'intégrité hors cité.»*¹⁹

Ainsi, en Bédouin avéré, Habel/Ismail ne trouve aucun charme à cette ville dans laquelle il se retrouve embourbé : «*Il s'appelle Habel et il est étalé dans des chiottes. Il avait dit que son nom était Ismaël et il est effondré dans de la pisse. Il avait dit ça – que n'avait-il pas dit – et les anonymes défécations d'une métropole l'entourent et le prennent à la gorge sous des guirlandes de graffiti obscènes.*²⁰» Le narrateur montre ici l'ampleur du désarroi que vit Habel par le biais d'une description mettant en exergue la saleté et les obscénités d'une métropole qui ne sied pas à ce personnage, né pour vivre en nomade comme le rappelle ce propos du frère :

Pour toi l'heure d'aller courir ta chance et le monde est venue. Va, découvre des villes, apprends à connaître les pays. Prodigue la vie. N'écoute pas notre désir de te garder près de nous, désobéis-nous et pars. Fais de ton existence quelque chose qui te ressemblera.

¹⁸ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.50

¹⁹ Khedda N., *Op. Cit.*, p.197

²⁰ *Ibid.*, p.134

*Détache-toi comme notre mère t'a retiré puis détaché d'elle,
comme elle t'a emmaillotté, allaité puis sevré.*²¹

Ce passage confirme certes la prédisposition d'Habel pour l'errance, mais il renvoie à la condition de l'écrivain, à Dib lui-même qui a besoin du voyage et de la liberté pour accéder à la connaissance et vivre sa vie. En d'autres termes, l'exil devient alors un mal nécessaire pour la quête ontologique de l'auteur. Il ne s'est détaché de la mère, il ne s'est éloigné de la terre natale que pour mieux se connaître et vivre des aventures enrichissantes.

Par ailleurs, cette revendication du nomadisme par Habel se lit comme démarcation du Frère qui préfère demeurer dans le même territoire et ne plus se mêler à l'autre. Elle fonctionne aussi comme une critique du sédentarisme qui perverti l'homme, à l'image du frère reste au pays et devenu esclave de l'argent.

*Mais si faisant encore trois pas après les trois précédents, vous apercevez un billet de cent, ou même de cinquante, ou même de dix par terre, là où tout le monde pose la semelle et crache, un billet pas plus beau à voir que l'épave, le clochard qui ne mendiait peut-être pas son pain même s'il en avait l'air : que ferez-vous du coup ? Vous n'éprouverez sûrement aucun embarras à le ramasser, et ne verrez même pas la nécessité de vous en justifier, l'idée ne vous en viendra même pas.*²²

Dans cet extrait, Habel dénonce sans ambages la cupidité du frère qui n'éprouverait, selon lui, aucune gêne à ramasser un billet d'argent quel que soit le lieu où le trouve, sans soucier des que dira-t-on. En clair, ce lignage Habel /Ismaël se veut revendication d'une origine, d'une civilisation et critique d'une autre, son opposée, la civilisation sédentaire.

²¹ Dib M.; Habel, Op; Cit., p.55

²² *Ibid.*, p.177

Chapitre II :
La trace scripturaire

Après avoir vu la présence latente de la culture arabo-musulmane à travers toute une onomastique suggestive, il importe à présent de s'intéresser au reste de la substance scripturaire du roman pour déceler d'autres preuves plus tangibles de la présence de la langue dialectale sous la langue d'écriture. En effet, Dib, qui voit «[s]on français manœuvré, manipulé d'une façon indéfinissable par la langue maternelle»²³, nous autorise à abonder dans cette perspective pour voir dans quelle mesure notre corpus illustre ce que Abdelkébir Khatibi désigne par le concept de la bi-langue. Pour apporter quelques éléments de réponse à cette interrogation, nous nous analyserons ici les passages où il est question de transposition d'énoncés, tels que les proverbes et les dictons, de la langue maternelle en langue française.

1. L'italique ou la mémoire des origines

Comme tout écrivain francophone, Dib semble vouloir se distinguer par son style d'écriture propre à lui. Cela nous le soupçonnons dès la première lecture de notre corpus où alternent deux typographies différentes : le roman et l'italique. Partant de ce constat, nous présupposons que la seconde typographie est la marque distinctive choisie par l'écrivain pour mettre en évidence "sa bi-langue". La lecture des desdits passages laisse penser à une voix décalée comme le fait remarquer Saloua Ben Abda :

*Chez Dib, (...) le je de l'écrivain/narrateur est distancié comme s'il n'y avait pas coïncidence entre le locuteur et le narrateur. Comme si une autre voix se faisait entendre qui ne serait pas celle de celui qui dit «je ». C'est cette autre voix à l'origine des paroles transcrites en italiques qui véhiculerait la mémoire de la terre maternelle.*²⁴

²³ Dib M., *L'arbre à dire*, Op. Cit., p.48.

²⁴ Ben Abda S., «Altérité et écritures du décalage» in Samia Kassab-Charfi (dir.), *Altérité et mutations dans la langue : pour une stylistique des littératures francophones*, Louvain-La-Neuve, Bruylant-Academia, 2010, p.61.

Ainsi, bien qu'il s'exprime dans la langue de l'Autre, notre auteur ne tente nullement d'éloigner sa langue maternelle de ses écrits. Au contraire, il fait résonner la mémoire de la terre de ses origines. Cela est perceptible à travers l'emploi d'expressions arabes traduites en français, des expressions qui prouvent que Mohammed Dib préfère ne couper le lien qui le relie à sa langue maternelle. Il se place à la frontière de deux langues et fait recours à ce que Khatibi désigne par la bi-langue, un concept qui théorise une situation dans la littérature maghrébine faisant appel à un contexte de plusieurs langues.

En développant ce concept, Khatibi cite ce roman de Dib comme modèle de la bi-langue dans la mesure où la langue maternelle y élabore un discours silencieux par la prise de parole limitée du personnage principal. Cela n'est pas fortuit car à maints endroits du livre *«la langue (maternelle) est à l'œuvre dans la langue étrangère, un tel travail est comme une sorte de subversion, transgression de la langue française indiquant par là un processus de traduction (conscient ou inconscient) d'une langue à l'autre»*. Le passage ci-dessous illustre à la fois le silence inaugural du héros et le rôle qu'accomplit chacune des amantes-langues de ce dernier :

Ce qui commençait n'avait pas de nom. Mais j'ai encore Lily. Et j'ai Sabine. Avec elles, l'une comme l'autre, ma vie est gardée, ma vie a désavoué sa solitude, sa férocité. Elle a même trouvé un lit de bonheur où elle dort et pense que ça durera. Durera autant qu'elle-même durera.²⁵

En effet, si l'on considère les deux personnages féminins de ce roman comme étant les deux langues auxquelles l'auteur fait appel, on déduit toute l'importance du langage qui fait être en sauvant le sujet écrivain de la solitude et en lui permettant d'entrevoir le chemin du bonheur. En d'autres termes, la bi-langue est ici une manière de vivre et de parler, elle expose le langage du récit.

²⁵ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.32

Comme pour illustrer cette bi-langue, l'auteur utilise dans cette œuvre deux typographies différentes : l'écriture romane et l'écriture italique (bi vocale). Ce genre d'écriture, ce changement de caractère identifie la prise de parole de la langue mère de l'auteur, identifie le retour du romancier à ses origines. L'italique représente souvent les formules qui ne sont pas françaises, autrement dit, le texte dibien laisse entrevoir les traits de la langue maternelle de l'auteur à travers cette typographie comme dans le passage qui suit : «*une histoire comme si elle était déjà contée, mais qui n'aurait rien oublié non plus, qui se serait bien gardée d'oublier. Je sais ce qui va se passer, je sais tout...*»²⁶. Cet exemple en italique, parmi tant d'autres où le héros dit je, suggère la présence d'une mémoire antérieure au récit, à l'histoire d'Habel et Sabine. Il laisse entendre même le retour à la langue adamique.

Par ailleurs, certains passages en italique portent les traces de la culture arabomusulmane à travers la répétition solennelle d'un mot ou d'une expression à trois reprises pour que l'énoncé soit plus performatif. A ce sujet, nous pouvons citer les deux fragments suivants : «*je raconterai, je raconterai et je recommencerai*»²⁷ et «*A sa place ? Il n'y a jamais eu personne d'autre, que lui Habel, à cette place ! Lui. Lui. Lui. Et personne d'autre.*»²⁸. Dans le premier exemple comme dans le second, il semble qu'au-delà de l'insistance sur le mot répétée, le choix de trois occurrences a une relation directe avec la tradition islamique. En effet, si l'on prend l'exemple de la répudiation, elle ne devient irrévocable qu'au bout de la troisième occurrence (répétition) de la formule : « je te répudie ». De même, Dib, en optant pour ce nombre d'occurrences, veut rendre son affirmation irrévocable...

En glissant ces traces de sa langue maternelle dans la langue de l'écriture, l'auteur confirme ce propos de Khatibi sur la bi-langue : «*Te parlant dans ta langue, je suis toi-même sans l'être, m'effaçant dans tes traces. Bilingue, je suis désormais libre de l'être totalement, pour mon compte. Liberté d'un bonheur qui me divise, mais pour m'instruire à toute pensée du vide*»²⁹. En fait, Dib prouve par-là que, tout en

²⁶ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.163

²⁷ *Ibid.*, p.169

²⁸ *Id.*, p.134

²⁹ Khatibi A., *Amour bilingue*, Paris, Gallimard, 1986, p.45

s'exprimant dans la langue de l'autre, il ne s'est pas totalement effacé dans les traces de cette langue. Il garde intacte sa liberté en irrigant son français par les voix de sa langue maternelle. Cette liberté est illustrée dans ce roman par sa relation avec les deux femmes-langues. *Lily*, qui représente sa langue maternelle, l'Arabe, la langue de sa patrie, constitue pour Habel-Dib l'espoir de vivre réellement. Et *Sabine*, la langue de l'autre, le Français, est synonyme, pour ce dernier, de liberté d'expression. Cette langue est comme la clef qui l'emmène à concrétiser l'abstrait, à rendre ses imaginations réelles et faire résonner sa langue source.

2. Processus de traduction

Comme le fait remarquer Khatibi, la bi-langue est un processus de traduction de la langue source vers la langue cible. En d'autres termes, en écrivant en langue française, l'auteur maghrébin pense néanmoins dans sa langue maternelle. Une telle situation nous la constatons, entre autres, à travers l'extrait ci-dessus :

*Le monde parle toujours trop, s'épuise en paroles. Le monde, lorsqu'il parle, se croit tenu de parler, ce n'est ni pour se faire comprendre, ni pour se confier, ni pour détourner un danger, ni même pour dire quelque chose, mais seulement pour parler.*³⁰

Dans ce passage, tout lecteur partageant la même langue maternelle avec l'auteur reconnaîtra les traces de cette dernière dès la première phrase. En effet, l'expression «le monde parle» est plus une traduction latérale de l'arabe dialectal qu'une simple phrase de langue française. Elle renvoie à une majorité de gens qui parle pour le plaisir de parler, celle qui ne respecte pas la fonction première du langage : communiquer. Dib, avant de transcrire ce passage, avait certainement en tête les phrases du genre : 'ed'dnia ga3 tehdar' ou 'ed'dnia tehdar bezef', sinon il aurait écrit ceci : «tout le monde parle... ».

³⁰ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.32

L'autre preuve du recours dibien à la traduction latérale nous pouvons la constater à travers la transposition de dictons du terroir comme dans le passage suivant : *«peut être de recevoir le ciel sur la tête»*³¹. Cette expression, que l'on retrouve plus dans la culture arabo-musulmane, est illustrative de la présence de la langue maternelle de l'écrivain sous sa langue d'écriture. Elle confirme l'existence d'un choix linguistique chez notre auteur, pour qui, *« écrire en français (...), c'est d'abord un choix linguistique qui repose sur la négociation permanente entre plusieurs possibles langagiers.»*³² Dans ce cas, l'auteur avait au préalable d'abord l'idée d'une situation de malheur dans sa tête. Pour la traduire en mots, il a pensé d'abord au dicton qui sied à une telle situation : „le ciel lui est tombé sur la tête““. Puis, à partir de ce dicton, il a construit sa phrase en optant pour le verbe recevoir, confirmant ainsi son choix parmi «plusieurs possibles langagiers».

Pour qualifier cette littérature où l'écrivain négocie en permanence son langage à lui, Lise Gauvin propose l'expression de *«la littérature de l'intranquilité»*. Cette formule est forgée pour désigner le langage de tout écrivain francophone qui se caractérise par l'étrangeté de son écriture. Selon cette auteure, l'intranquilité est la notion qui traduit le mieux la situation de l'écrivain francophone : *« bien que la notion d'intranquilité puisse s'appliquer à toute forme d'écriture, de littérature, je crois qu'elle correspond tout particulièrement à la pratique langagière de l'écrivain francophone, qui est fondamentalement une pratique du soupçon.»*³³. Abondant dans ce sens, elle conclut que cet état que la littérature québécoise partage avec les autres littératures francophones est loin d'être une faiblesse, il est, au contraire, *«une force, un privilège que la littérature québécoise partage avec d'autres littératures»*. En caractérisant la littérature francophone par cette notion, elle reconnaît que l'écrivain francophone vit une situation différente de celles que vivent les autres écrivains. Pour elle, cette littérature déroute et dérange souvent car elle se fait dans l'inconfort et son statut n'est guère évident.

³¹ *Ibid.*, p.100

³² Gauvin L., Le choix linguistique

³³ *Ibid.*, Littérature mineure en langue majeure, littérature de l'intranquilité, 2003 , p. 38

S'interessant à cette littérature, Yamilé Ghebalou, quant à elle, parle d'une écriture de la difficulté. Elle voit dans les textes francophones des formes-sens convulsives et dans la stratégie scripturaire de leurs auteurs : «*une méthode pour mettre à jour les silences, les effacements, les ratures, les reniements et les censures qui travaillent dans et autour des textes, à leurs marges et à leurs fondements*»³⁴. Cela s'applique particulièrement à notre corpus où Dib semble s'employer à rendre visibles les silences et reniements de son personnage à travers, nous l'avons vu, le dédoublement typographique et la traduction latérale d'énoncés issus de sa langue maternelle, mais aussi en faisant référence à la religion musulmane comme dans ce passage :

*Et Dieu dit : " tu vas être le gardien de la mort." Je demandai : " seigneur, qu'est ce que la mort ?" Dieu ordonna aux univers de s'écarter et de découvrir la mort pour que je la voie. Dieu dit aussi aux anges : " Arrêtez-vous et regardez, ceci elle. Je l'ai créée. »*³⁵

Bien que le référent religieux ne soit pas totalement identifiable dans ce cas, mais cela ne laisse pas beaucoup de doute sur la convocation des pans de la tradition islamique par l'auteur dans ce roman. Souvent, ce dernier puise de cette tradition des versets et des hadiths pour décliner ses croyances et son attachement à la civilisation musulmane comme le laisse comprendre le choix du *vendredi* qui est une journée sacrée pour les musulmans : «*Le vendredi est l'un de ces jours de la semaine où le supermarché fonctionne en nocturne et où Habel commence à travailler tard dans l'après-midi* ».

3. Traces stylistiques

Sur un autre registre, Dib a créé un style propre à lui en s'inspirant de la structure grammaticale de la langue arabe. Cela se remarque particulièrement au niveau de l'ordre des mots de la phrase dibienne. En ce sens, l'analyse de certaines expressions

³⁴ Yamilé Haraoui-Ghebalou, *Ecriture de la difficulté*, thèse de doctorat en littérature, Université Lyon II, 2008.

³⁵ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.69

montre que cette dernière est plus proche de la structure grammaticale arabe qui place le verbe avant le sujet accomplissant l'action. En effet, contrairement au français où la phrase commence par un sujet, un verbe plus un complément, l'écriture de Dib inverse, par endroits, la donne comme dans cet exemple : «*Arrive le moment où l'on se trouve avoir passé la limite. Ou la mesure.*»³⁶ En inversant l'ordre habituel des éléments de sa phrase, l'auteur fait résonner ici sa langue maternelle au dessous de la langue d'écriture. Il fait apparaître sa vision propre des choses (du monde » et se singularise par rapport au monde empreint d'harmonie et d'équilibre que suggère l'ordre traditionnel des mots.

Par ailleurs, nous remarquons dans ce corpus le recours à un système d'écriture propre à l'auteur. Cela se constate, entre autres, à travers le recours au procédé stylistique issu de la rhétorique arabe, à savoir le *Tadhmin*. Ce concept est employé lorsque le sens d'une chose cache un autre : « *Le propos demeure un secret non visible précisant qu'il y a tadhmin lorsqu'un nom s'approche la signification d'un autre nom pour signifier (conjointement) le sens des deux mots* ». Ce procédé se voit d'abord à travers les noms propres que Dib choisit dans ses romans. En effet, dans notre corpus, Dib ne déroge pas à cette règle lorsqu'il a opté pour « Ismaël », avec un tréma sur le « e ». En choisissant cette orthographe, il laisse entendre toute la symbolique de ce prénom et son étymologie hébraïque, à savoir „isma“ + „el“, qui veut dire *Dieu a entendu*. Cette façon de procéder, notre auteur l'a théorisée quand il a forgé le concept de *cryptostase* pour caractériser un certain nombre de phénomènes dont le Maghreb porte l'empreinte et qui, selon la terminologie actuellement en cours, semblent se prêter à un regroupement sous l'étiquette de rapports inter- et transculturels. En fait, ce concept a été inventé à Los Angeles durant le second trimestre de l'année académique 1974 quand Dib était encore enseignant de littérature nord-africaine à l'Université de Californie.

Cette cryptostase se constate aussi à travers l'utilisation d'un autre procédé qui rend la langue maternelle présente sous la langue d'écriture. Ce procédé se manifeste par le biais de la structure en entrelacs – mot utilisé en arabe sous l'expression *Itifat*, celle

³⁶ *Ibid.*, p.48

qui pour signe distinctif la présence de *adh'dad*, c'est-à-dire un mot ayant deux sens opposés. Un tel procédé nous le retrouvons implicitement dans des exemples comme : « *une chose morte qui continuait cependant à regarder* »³⁷. En effet, dans cette phrase, il y a opposition de sens entre la mort et le regard ; une chose morte ne peut jouir de l'un des cinq sens que nous connaissons. Dans ce sens également, nous pouvons citer ce passage : « *allant, venant* »³⁸ où l'auteur juxtapose deux mots opposés. Par ce procédé et les autres, il structure son texte de sorte qu'il ne coupe pas totalement avec sa langue d'origine.

³⁷ Dib M, *Habel, Op. Cit.*, p.24

³⁸ *Ibid.*, p.40

Chapitre III :
La trace fictionnelle

L'analyse effectuée jusqu'ici nous a permis de montrer la présence manifeste de la langue maternelle de l'auteur dans notre corpus. Ces deux premiers chapitres prouvent ce fait à travers des pans entiers du matériau linguistique du roman. Mais pour mieux apprécier cette présence, il importe à présent de voir si celle-ci déborde le tissu textuel pour toucher l'aspect fictionnel de l'œuvre. Pour ce faire, nous nous intéresserons dans ce troisième chapitre à l'histoire du livre, à ses personnages pour voir s'ils ne traitent pas de cette question de la bi-langue. En clair, il s'agira d'examiner surtout le rôle du personnage de Lily et sa relation avec Habel et de voir si cela a un lien avec la langue maternelle de Dib.

Dans ce roman, ce dernier multiplie les évocations de son pays natal, sa culture et ses traditions. Il prouve son attachement à son origine malgré qu'il s'exprime dans une langue étrangère : la langue française. Cela nous le constatons à travers tous les propos où il s'adresse à son frère resté au pays et lui rappelle un pan de son passé ou de son parcours dans cette terre natale. Mais ce qui nous intéresse le plus ici, c'est le dire et le faire du personnage Lily. Notre analyse s'appuiera sur l'imaginaire pour mieux apprécier l'importance de ce personnage et, partant la portée de cette œuvre littéraire qui, en tant que telle, est le fruit d'une subjectivité et d'un imaginaire.

Comme tout auteur, Dib donne beaucoup d'importance à sa fiction pour donner forme à ses idées. Pour ce faire, il a choisi des personnages chargés d'une grande symbolique. Lily est l'une d'eux, elle l'objet d'une quête que mène le héros éponyme du livre. Ce personnage est créé par Dib pour servir de moteur au déroulement des événements de son récit. Pour Dib, le personnage du roman concrétise les idées de l'auteur et leur donne vie dans l'univers fictionnel du roman. En ce sens, Lily synthétise l'idéal auquel aspire l'auteur représenté dans l'œuvre par le personnage d'Habel. Il importe alors de voir tout ce que ce dernier attend de Lily et qu'est-ce que celle-ci constitue à ses yeux.

1. La quête de Lily

D'emblée, Dib suggère toute l'importance que revêt le personnage de Lily auprès d'Habel. C'est un être indispensable pour le bonheur de ce dernier : « *le bonheur qui allait tout de suite, Lily et moi, être notre bonheur nous suffisait* »³⁹. Habel, s'adressant ici à son frère resté au pays, lui signifie que son bonheur est avec Lily, cet être qui le comble et lui assure joie et bonheur. Ce personnage n'est pas seulement une source de bonheur, il est aussi un guide pour Habel qui est à la recherche d'orientation : « *Oh ! Lily, dit-il, tiens-moi la main, guide-moi* »⁴⁰. Avec elle, il persuadé d'arrivé à destination, il est en bonne compagnie du fait qu'elle le réconforte comme le laisse entendre ce petit passage : « *Elle a mis sa main dans la mienne ; on est parti* »⁴¹. Sans la solliciter, Lily s'est proposée donc de l'accompagner, mais Habel, lui, à quoi s'attend-il en marchant en sa compagnie ?

C'est la question qui se pose à tout lecteur intrigué par le statut de cette dernière. En réalité, il se cherche ; il est en quête de lui-même car, pour Dib, ce personnage symbolise en quelque sorte la patrie, la langue des origines. En effet, si l'on considère Lily comme symbole de la langue maternelle, la compréhension de la complicité existant entre les deux personnages devient facile. Dans ce sens, nous pouvons voir dans Lily le vecteur de la subjectivité clairesemée dans le texte dibien, celle qui dévoile les sentiments de Habel / Dib, celle qui permet l'expression de son cœur, l'extériorisation du fond de son âme. Cette prise de parole donne à sa plume le pouvoir de formuler des phrases très explicites dans lesquelles il révèle ses impressions et ses perceptions. Ainsi, dans cette optique, la recherche de Lily ou, pour être plus précis, de sa compagnie, signifie pour notre héros retrouver un amour perdu, retrouver son pays, revivre encore une fois les moments qu'il avait vécu avec des gens de son pays. C'est à travers son texte que le lecteur comprend la situation que vit l'exilé, et c'est dans ce sens que Dib veut expliquer son choix.

³⁹ Dib M., Habel, *Op. Cit.*, p. 75.

⁴⁰ *Ibid.*, p.47

⁴¹ *Id.*, p.75

1.1 La folie

La quête de Lily se voit plus dans la folie. Ce thème est abordé par l'auteur pour nous donner l'idée du malaise, du trouble et du mal vivre qui sont le lot de l'exilé loin de son pays natal. C'est la situation de Habel et, par ricochet, celle de Dib, forcé à l'exil dans la Métropole. Cette situation conduit inexorablement notre personnage à connaître la folie comme le suggère ce nom d'Habel prononcé avec un H aspiré :

Mais il avait besoin de la voir et elle Lily ou plutôt celle qui allait s'appeler ainsi dans une minute, qui allait s'appeler en réalité Lily Anna mais Lily Anna devint vite Liliana prononcé par Habel, lequel s'en tint Lily en fin de compte, et elle Lily ou plutôt celle qui allait s'appeler Lily Anna dans une minute, puis Liliana, puis Lily, s'arrangea mieux⁴².

Si Habel est fou, c'est d'abord par nécessité, cela ressemble à un choix, contrairement à la folie de Lily qui s'apparente à la perte de l'identité. Pour Habel, la folie est un indice, un repère qui l'amène à se reconnaître : « *le voyage de Habel a fini par trouver sa raison* ».

A bien lire ce roman, la folie est plus qu'un état psychologique, plus qu'une pathologie mentale. Le fou, Habel ou Lily, est à appréhender à la fois comme figure du marginal et philosophie de vie. Partant de là, La folie du héros est à voir d'abord comme une posture qui lui permet d'avoir un regard lucide sur son pays d'origine et sur le lieu où il se trouve exilé comme le remarque Khadda :

Habel autorise bien une lecture socio-politique qui se fait autant réquisitoire contre le totalitarisme du Frère que dénonciation des nouveaux rapports nord-sud qui réduisent l'émigré à une

⁴² Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.99

*marchandise, à un objet vendu comme esclave ou comme corps pour la jouissance de l'Autre.*⁴³

Par sa position de marginal, Habel se permet ainsi de critiquer le réel sans en avoir à assumer les conséquences. C'est pour cela, il préfère rejoindre Lily qui incarne cette philosophie de vie. Il chemine ainsi vers son destin, celui qui se confond avec cette dernière puisqu'il a décidé de s'enfermer avec elle dans la maison de santé :

*Elle a mis sa main dans la mienne ; on est parti. Une compréhension que vous ne croiriez jamais possible en ce monde, Frère. Ce qui devait nous arriver, à elle comme à moi, ce qui nous était promis [...]. Le bonheur qui allait tout de suite, Lily et moi, être notre bonheur nous suffisait. Un bonheur comme il faudrait plusieurs existences telles que la vôtre pour le vivre et le supporter.*⁴⁴

En fait, comme l'illustre ce passage, la folie s'avère ici une philosophie de vie, celle qui garantit un bonheur inestimable quand l'individu est confronté à l'adversité de l'entourage. Elle est à la fois chemin et destination comme l'incarne ce personnage de Lily qui revêt une importance capitale dans ce roman.

1.2 L'importance de Lily

Tout lecteur arabophone ne peut omettre de faire un rapprochement entre Lily, le personnage de notre corpus, avec Laila, le prénom qui signifie en arabe une nuit. A partir de là, ce même lecteur s'interrogera certainement sur toutes les situations où ce personnage est associé au nocturne. Il ne se privera pas de convoquer toute la symbolique de la nuit comme synonyme de temps de solitude, de paix durant lequel l'auteur trouve la sérénité pour se concentrer sur son travail d'écriture. C'est dans le

⁴³ Khadda N., *Op. Cit.*, p.96

⁴⁴ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.95

silence de la nuit que l'écrivain se retrouve face à son âme, se réunit avec lui-même pour entendre sa propre voie. Ce moment de silence est le temps propice pour lui de traduire les pensées venant du plus profond de lui-même et les consigner sur la page blanche. C'est pourquoi Dib choisit la nuit et Habel préfère rencontrer Lily durant la nuit : « *Ils peuvent l'être. Ils peuvent l'être tout leur soûl ! Lily, l'attend dans sa nuit. Une nuit, une ville, un domaine à lui seul, Habel, réservé. Où il la retrouvera. Ils peuvent l'être autant que ça leur chante.* »⁴⁵ C'est à ce moment précis que Habel semble accéder à cette dimension.

Quelle est cette autre dimension dans laquelle ce personnage entre ? La réponse en est difficile dans la mesure où seuls ces deux personnages en connaissent les repères. C'est le moment où les mots traversent les doigts d'Habel et son âme. En compagnie de Lily, il s'exprime pleinement ; les mots sortent sans obstacle de sa bouche et sa langue trouve la liberté d'intervenir pour révéler et extérioriser ses sentiments. En d'autres termes, avec cette femme, c'est le règne de la spontanéité contrairement au moment où il se trouve auprès de Sabine, la cartésienne : « *Et en chaque chose naturellement amenée par une autre, elle sait toujours ce qu'il faut faire, ce qu'il faut voir, toujours la direction que doit prendre son existence. Une route bien tracée qu'elle ne peut que suivre* »⁴⁶. De ce propos, transparait toute l'importance de Lily aux yeux d'Habel qui continue de chercher la compagnie de cette dernière malgré la présence d'une autre femme-langue dans sa vie : Sabine.

1.3 Le rôle de Sabine

En effet, si Habel préfère être au côté de Lily, c'est que Sabine n'arrive pas à comprendre les attentes de son compagnon. D'après le texte, ce qu'elle a entrepris de faire, c'est de refaçonner Habel à sa manière. Cependant, elle n'a pas réussi car ce dernier est un être dédoublé et cette femme demeure impuissante et incapable de le comprendre : « *Il voit Sabine impuissante, fragile, obstinée. Il voit le monde lui-même réduit à l'image en creux de cette inviolabilité, le monde lui-même douteux, l'image*

⁴⁵ *Ibid.*, p.96.

⁴⁶ *Ibid.*, p.13

elle-même imprime dans le cendre »⁴⁷. De ce propos, il est aisé de comprendre qu'Habel n'est pas satisfait de Sabine, sa compagne du jour. Par ricochet, c'est Dib qui doute de la capacité de sa langue d'écriture, de cet «*abri de mots*» à traduire fidèlement les profondeurs de l'être façonnées déjà par une autre langue. Il arrive à Habel d'insinuer une telle situation où Sabine est confrontée à cet obstacle comme dans cette réplique : «*Dis quelque chose ! Réponds ! Défends-toi ! Ne reste pas muet comme ça. On dirait un mur!* »⁴⁸.

Ce silence de Sabine soulève l'interrogation sur les raisons d'une telle incapacité à trouver les mots qu'il faut à chaque situation. En appréhendant cette femme comme symbole de la graphie française que Dib utilise, nous finirons par trouver des éléments de réponse à une telle impasse. Si Habel lui reproche d'être muette, c'est que les mots qu'elle utilise ne traduisent pas exactement ce qu'il ressent, ce qu'il attend d'elle. Plus loin, il lui reproche d'ignorer une partie de lui-même, de ne pas savoir d'où il vient contrairement à Lily qui semble le connaître parfaitement :

*Elle ne sait pas tout à mon sujet, se dit Habel. De ce que je suis, d'où j'arrive, elle ignore le plus gros. Oh Lily, Lily, elle ne sait pas tout ! Et elle ne peut pas savoir ! Car si elle pouvait savoir pouvait comprendre... Je te vois sourire comme si tu voulais me dire : " C'est exactement ce qu'il faut et comme devraient être les choses. C'est ce qu'il faut avoir touché du doigt, du cœur." Oh ! Lily, où m'as-tu perdu ?*⁴⁹

De ce passage, il ressort que Sabine possède moins d'importance aux yeux d'Habel. De ces deux amantes, c'est, de loin, Lily qu'il préfère ; même lorsqu'il est avec Sabine, c'est à cette dernière qu'il pense comme le laisse entendre la fin du passage. Les yeux hagards, c'est Lily qu'il souhaite souvent croiser dans sa route. Il cherche à rencontrer Lily, la femme qui, comme lui, souhaite l'avoir à ses côtés pour vivre dans

⁴⁷ *Id.*, p. 14

⁴⁸ *Ibid.*, p. 12

⁴⁹ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.10

la paix, pour connaître le bonheur. Notre corpus, regorge de passages qui donnent à lire explicitement la prévalence de Lily sur Sabine. C'est le cas de l'exemple qui suit.

*Pendant ce temps Habel se contente de penser : oh, Lily, où es-tu ?
Tu t'es laissé manger, dévorer par moi, comptant peut-être me
faire passer de la sorte toute la faim que j'éprouvais. Mais tu vois,
ça n'a servi à rien. A présent il faut que je croque Sabine, que je
m'en bourre.⁵⁰*

En effet, ce passage montre bien l'intériorité de Lily ; en tant que langue, c'est elle que Habel a déjà apprise avant de penser, à présent, à « croquer » Sabine, la langue d'écriture. Cet extrait laisse entendre que Lily fait maintenant partie de l'intimité du personnage, elle est en lui alors que Sabine est encore à l'extérieur de Habel.

2. Le passage vers le nocturne

La vie de Habel est riche en rencontres qui se sont toutes produites au même carrefour. La première de ces rencontres est celle qui s'est faite entre Habel et Sabine, la Française qui lui a appris la liberté de raisonner. Il y a eu, par la suite, la rencontre avec le vieux, alias la Dame de la Merci, qui n'est autre que le célèbre écrivain Eric Merrain : « *Oui, il est là : le Vieux, alias la Dame de la Merci, alias Eric Merrain* »⁵¹. Enfin, toujours au même lieu, il fait la rencontre de Lily, la femme qui bouleversa sa quête en cette ville labyrinthe. C'est la rencontre qui va consacrer aussi le passage du diurne vers le nocturne qui est le monde de la nuit, des rêves et de l'imagination. C'est le passage du jour vers la nuit, vers le calme, le silence et la tranquillité. C'est le moment que préfère Habel pour revoir Lily et vivre, en conséquence, des instants de bonheur et de bien être.

⁵⁰ Habel, p. 09

⁵¹ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p. 21

En clair, la quête de Lily est intimement liée au nocturne. C'est pendant la nuit que se révèle toute l'importance de ce personnage qui se considère comme la moitié de Habel. Lily est tellement omniprésente dans les dires de ce dernier que l'on est tenté de voir en elle l'incarnation de sa langue maternelle et, par ricochet, celle de l'auteur. Quand Habel parle de bonheur extrême, de vie parfaite en compagnie de Lily, nous sommes tenté d'interpréter ce lien indéfectible entre les deux comme le reflet de l'attachement de Dib à sa langue maternelle, à son pays et à sa religion : « *je n'aurai besoin d'attendre ni ici ni n'importe où ailleurs. Je demandai : " Divinité, avec quelle force la prendrai-je ?" Et Seigneur me donna la force et je la pris, elle demeura dans ma main.* »⁵². En tant que femme, Lily est à la fois l'amour et le silence de Habel et sa confidente de nuit: « *j'ai commencé par murmurer : Lily* »⁵³. Elle est également son guide dans la mesure où elle lui permet d'accéder à la vérité en l'aidant à répondre à toutes ses questions. En d'autres termes, grâce à ce personnage, Dib amorce un retour aux sources, s'approche de plus en plus de sa langue maternelle qui est la source de toute mémoire et de toute imaginaire : « *"Lily", ai-je dit encore à voix basse.* »⁵⁴.

3. Le dédoublement

La biculturalité, voire la bi-langue de Dib se reflète même à travers le dédoublement de la structure narrative du fait que l'auteur a choisi de construire le récit de son héros autour de deux personnages féminins importants Sabine et Lily. Ces deux femmes/langues résument sa situation à ce moment là : Sabine, la figure de la langue française dans le roman, perd graduellement son importance du début du texte à mesure qu'Habel se rappelle de Lily, l'incarnation de sa langue maternelle. Cela signifie que le bonheur de Habel/Dib se retrouve avec Lily, son personnage principal : « *La vérité qui lui manquait toujours : Lily entre tous et toutes* »⁵⁵. Son esprit est avec son amante qui se considère comme sa moitié. Habel est toujours à la

⁵² *Ibid.*, p.178

⁵³ Dib M., *Habel, Op. Cit.*, p.72

⁵⁴ Boukhlou M., "Habel, Majnun Leila/Le fou de Lily ou la prédominance du nocturne et de la mystique dans Habel de Mohammed Dib"

⁵⁵ *Ibid.*, p.184

recherche de Lily, qui est devenu fou d'elle. Dib revient souvent à l'histoire de Majnun Leila ou le fou de Lily/Anna pour dire et redire que ce personnage est à la quête de son âme sœur pour retrouver la confiance en lui-même. C'est cette quête qui donne un sens à sa vie même si celle-ci passera par le chemin de la folie : *«Il comprit qu'il n'était pas par hasard sur terre : si la folie de Lily venait (peut être) de l'avoir aimé, il fallait qu'il y eût possibilité de réparation.»*⁵⁶.

En fait, si Dib a donné une importance capitale à ce personnage féminin, c'est en raison de sa symbolique en liaison avec sa patrie et sa langue maternelle. D'après ce roman, elle est son véritable bonheur et la vérité ne peut être retrouvée que sous son auspice : *«cette réalité dont Habel est plein à craquer est une immense soif/ quête de spiritualité, qu'aucune tentative de Sabine ne peut combler»*⁵⁷. Cela montre comment Habel remplace la situation de l'auteur lui-même et comment Lily comble son vide en la choisissant comme langue maternelle.

⁵⁶ *Ibid.*, p.188

⁵⁷ Boukhelou M., «Habel, Majnun Leila/ Le fou de Lily ou la prédominance du nocturne et de la mystique dans *Habel* de Mohammed Dib» in

Conclusion

Au terme de cette étude, nous pouvons d'abord dire que l'écriture dibienne, bien qu'elle soit faite en langue française, se caractérise par la présence de la langue maternelle de l'auteur. En créant un langage propre à lui, Dib cherche avant tout à s'affirmer en tant qu'écrivain francophone différent de celui de la métropole où lui, comme son personnage, vit en exil. En effet, notre corpus traite en particulier de la question de l'exil, du parcours d'une personne exilée, vivant dans un pays qui n'est pas le sien, subissant une autre culture, des traditions différentes et une langue tout à fait étrangère à la sienne. Donc, Dib insiste sur l'idée de l'éloignement du pays natal, de la patrie où il a passé toute son enfance. Cependant, malgré cet éloignement, Habel, et par ricochet l'auteur, est resté attaché à ses racines, à sa culture. Loin de l'Algérie, perdu dans les rues de Paris, la ville étrangère, il n'a pas coupé les liens avec ses origines comme en témoignent les multiples interpellations du Frère dans le roman.

Dans le premier chapitre de travail, nous avons montré un aspect de cet attachement à travers le choix d'une onomastique qui rappelle tout l'héritage culturel arabo-musulman de l'auteur. Cette trace se voit à travers les noms utilisés dans le texte et qui rappellent des récits mythiques liés à la culture de ses origines. En ce sens, *Habel* invite le lecteur à revisiter les histoires de Habil et Qabil, les deux frères d'Adam, de Majnun Laila et d'Ismaël, le fils du patriarche Abraham. Sans allusions directes à ces récits, l'auteur les convoque tout de même au détour de quelques passages ou expressions. C'est le cas de ceux qui donnent à lire en filigrane le conflit fratricide entre Habel et son frère qu'il interpelle à maintes reprises. Quant à l'histoire de majnun, nous la retrouvons dans l'amour fou que le héros éprouve pour son amante Lily, suggérée par la phonétique même de ces deux amants. La dernière histoire est celle d'Ismaël, écrit dans une orthographe qui rappelle bien le prophète éponyme qui est considéré comme l'ancêtre des Arabes et le fondateur de la civilisation nomade.

Par la suite, nous avons montré que la trace de la langue maternelle se trouve incrustée à même la texture du livre. Dans cette partie du travail, nous avons constaté que Dib convoque implicitement sa langue natale en faisant recours au bi-vocal, matérialisé par le passage de l'écriture romane à l'italique. Ce style d'écriture illustre le renvoi de l'écrivain à sa langue et qui représente les formules qui ne sont pas françaises. Par la

traduction des expressions de l'arabe vers le français ou par ce que Khatibi désigne par la bi-langue, ou encore par la stylistique : soit par l'alternance des voix énonciatives entre le "Je" à le "Il" puisque le texte fait entendre deux voix : celle d'un homme perdu dans la ville (langue) française et celle d'un autre qui se complait dans le silence comme pour se démarquer de cette terre-langue ; soit en inversant l'ordre habituel des éléments de la phrase (sujet, verbe et complément) en suivant celui de la langue arabe. Dans le dernier chapitre, nous avons montré la place de la langue arabe dans notre roman à travers la trace fictionnelle. Cette partie a insisté en fait sur l'importance du personnage Lily, en tant que femme-langue, dans la vie d'Habel. L'importance de cette amante, nous l'avons vu, se décline à la fois, de l'amour fou que lui voue Habel, de son rôle dans l'éclairage de la lanterne de son amant en tant que guide, et aussi du fait qu'elle l'objet de la quête que mène le héros. Plus, Lily symbolise la patrie, la langue maternelle de Habel, deux choses que ce dernier ne peut ignorer ou évacuer de ses pensées.

Nous pouvons conclure en disant que cette œuvre de Dib illustre la bi-langue d'un écrivain francophone dédoublé, errant, comme Ismaël, d'un espace à un autre. Bien qu'il soit, concrètement et physiquement, avec Sabine, la langue française, sa pensée reste souvent liée à Lily comme le prouvent toutes ces traces analysées dans ce mémoire. En d'autres mots, cette histoire de Habel, partagé entre deux amantes, fictionalise l'écriture de l'auteur dont l'imaginaire est irrigué par deux langues et deux cultures. Mais, Lily symbolise-t-elle réellement la langue maternelle de l'auteur ? Cette étude ne peut répondre par l'affirmative, d'autres recherches sont nécessaires pour approfondir cette question et, partant, parvenir à une réponse convaincante.

Bibliographie

Bibliographie

I. Corpus d'étude

- Dib M., *Habel*, Paris, Seuil, 1977.

II. Autres œuvres de Dib

- Dib M., *L'arbre à dire*, Paris, Albin Michel, 1998.

III. Essais sur Dib

- Khadda N., *Mohammed Dib, cette intempestive voix recluse*, Aix-en-Provence, Edisud, 2003.

IV. Ouvrages théoriques

- Derrida J., *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.

- Gauvin L., *Ecrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Montréal, Quartala, 2000.

- Khatibi A., *Amour bilingue*, Paris, Gallimard, 1986.

V. Articles et thèses

AKIL Houria, L'imaginaire linguistique de quelques journalistes algériens de la presse écrite francophone, mémoire magistère, sous direction de soutenance à l'Université Mouloud Mammeri, 2012

- Ben Abda S., «Altérité et écritures du décalage» in Samia Kassab-Charfi (dir.), *Altérité et mutations dans la langue : pour une stylistique des littératures francophones*, Louvain-La-Neuve, Bruylant-Academia, 2010.

- Boudjedra R., « la deuxième mort de Mohammed Dib » en ligne, consulté le 03 Mai 2016 ; url : <http://actu33.com/640-RACHID-BOUDJERA-LA-deuxi%C3>

- Boukhelou M., «Habel, Majnun Leila/ Le fou de Lily ou la prédominance du nocturne et de la mystique dans *Habel* de Mohammed Dib» in

- Yamilé Haraoui-Ghebalou, *Ecriture de la difficulté*, thèse de doctorat en littérature, Université Lyon II, 2008.

VI. sitographie

<http://www.notesdumontroyal.com/note/41//>

<http://mb-soft.com/believe/tfw/ishmael.htm>

<http://www.teheran.ir/spip.php?article443#gsl.tab>, Leila et Majnûn l'amour fou à l'orientale.

<https://la-plume-francophone.com/2014/02/01>

<http://www.limag.refer.org/textes/Iti21/itineraires21.22dib.htm>

<http://revues.univ-ouargla.dz/inex.php/numéro-19-2013/1296>

<https://www.unive.ac-at/aedt/texte/frankophoniealgdib.htm>

Résumé

Le roman de Dib montre que la bi-langue de l'écrivain francophone dédoublé. Sa langue est présente dans les noms de personnages comme Habel, Lily et Ismail. Derrière l'usage de la typographie de l'italique et le roman, la traduction des expressions arabes vers le français et même dans la transgression de l'ordre des mots. D'après toute l'analyse faite sur ce roman, nous avons illustré que Dib est dédoublé, le personnage Habel c'est l'écrivain lui-même, Lily symbolise la langue maternelle de l'auteur. En fait, Ce récit fictionalise l'écriture de l'écrivain dont l'imaginaire est irrigué par deux langues et deux cultures.